

EUX, ILS SAVENT !

Tome 2 de la Trilogie La Messagère

Prologue

Haute-Savoie, le 10 octobre 1943

S'ils étaient arrivés là un mois plus tôt, cela aurait été plus simple. Moins risqué.

En ce dimanche 10 octobre 1943, Siméon Rozenkopf, héros de la guerre de 14, a peur. Les Allemands, qui suspectaient le laxisme des soldats italiens chargés de contrôler les passages à la frontière franco-suisse, les ont dernièrement relevés et remplacés par un contingent de Waffen-SS. Cela a changé la donne. Siméon Rozenkopf le sait.

À son départ d'Annecy, Pierre Donastier, son ami de toujours, l'avait rassuré.

— Fais-nous confiance, Siméon, tout est parfaitement organisé. Et puis, la Haute-Savoie et en particulier La Renfile, c'est, crois-moi, l'endroit le plus sûr. Il suffit de traverser sous la route et tu débouches en Suisse. Albert, votre passeur, connaît la région mieux que sa poche.

— Que Dieu t'entende, Pierre. Merci !

Ils s'étaient longuement serrés l'un contre l'autre et Pierre avait ajouté :

— Fais-moi signe quand tu seras installé en Suisse... pour les transferts.

Siméon avait alors embarqué sa famille dans sa conduite intérieure Peugeot 402 couleur bordeaux.

Sur la banquette avant, il y a Violette, son épouse, de deux ans sa cadette. Catholique pratiquante, elle n'a jamais vraiment été acceptée par ses beaux-parents. Ils sont morts maintenant, paix à leurs cendres ! C'est elle qui a refusé de faire circoncire leurs deux garçons. Au moment de monter dans la limousine, elle s'en félicite.

Entre elle et son mari, Albert Ducret, leur passeur.

Sur le siège arrière, Henri, l'aîné de leurs enfants. Ayant contracté la poliomyélite alors qu'il n'avait que dix ans, il avait été réformé en 1935 déjà. À ses côtés, Sarah, sa femme. Elle porte dans ses bras leur fils Élie, dix-huit mois. Et puis, il y a là Anne-Marie Destrampes, la vingtaine. Belle ! Elle est fiancée à Benjamin, le cadet des Rozenkopf, envoyé au front et dont on est sans nouvelles depuis le 17 mai 1940. Elle lui a encore écrit la veille de ce 10 octobre, poste restante militaire, pour l'informer de son exil en Suisse avec sa future belle-famille. Elle le croit toujours en vie.

Il a été décidé de prendre par les petites routes de campagne. Comme l'a précisé Pierre Donastier au moment du départ, Albert Ducret les connaît bien. Longtemps berger de transhumance, il les a sillonnées des années durant avant de se sédentariser en tant que fermier de l'un des domaines agricoles propriété des Donastier.

En ce dimanche très pluvieux, les Allemands se sont calfeutrés, bien au chaud. Ducret l'avait prédit : « Par pareil temps de cochon, peu de risques de les rencontrer, ceux-là ». De fait, le voyage se déroule sans croiser le moindre Boche. Après un peu plus de deux heures de route, la Peugeot 402 fait son entrée dans la cour intérieure d'une vieille métairie aux environs de 19 heures.

Le transfert doit s'opérer de nuit. On leur sert une soupe aux légumes, du café au lait, du pain et du fromage. Vers 23 heures, on empruntera un souterrain sous la départementale qui délimite la frontière afin d'éviter les patrouilles allemandes et de rejoindre en toute quiétude la partie suisse du hameau.

Maintenant, Albert Ducret est reparti à Annecy au volant de la limousine des Rozenkopf. Elle attendra le retour de ses propriétaires dans le garage de la résidence des Donastier, retour que tout le monde espère rapide.

L'entrée du passage se trouve dans un puits désaffecté, proche de la maison. Une fois le muret franchi, on descend par une échelle avant de s'élancer à quatre pattes dans un couloir de plus de deux cents mètres.

— Vous irez à tâtons dans l'obscurité. Ne vous inquiétez pas, il est impossible de vous perdre, ce souterrain est constitué d'un seul boyau. Lorsque vous ne pourrez plus avancer, vous aurez atteint le sas. Cherchez autour de vous et saisissez un barreau métallique situé à une trentaine de centimètres du sol. C'est là qu'il vous faudra remonter. Une fois en haut, frappez à la trappe en bois. Quelqu'un vous ouvrira.

Siméon passe le premier, suivi de sa femme Violette, puis de Henri et de son épouse qui porte son bébé attaché au-dessus de son ventre, face contre elle. Anne-Marie Destrampes prend la place d'ultime processionnaire. On avance lentement, à quatre pattes, tête baissée. Le sol est détrempé. L'humidité et la boue collent aux habits. Le tunnel est si étroit que les parois glaiseuses s'agrippent aux épaules de Siméon, crépissant sa veste de chasseur d'une couche de terre froide et lourde. Les genoux sont douloureux. L'oxygène est rare, l'odeur de vase, écœurante. On respire mal, on se tait. Violette qui souffre de claustrophobie s'accroche aux pieds de son mari. On les a prévenus, il faudra bien compter une demi-heure, voire plus. Les minutes sont interminables. Et puis ce noir absolu. Tous ont fermé les yeux.

Au bout de ce qui leur semble une éternité, la tête de Siméon vient finalement buter contre un obstacle.

— Je ne peux plus avancer, nous y sommes.

La voix de Siméon, bien qu'étouffée, résonne comme une libération.

À tâtons, il caresse les parois autour de lui. Le marchepied est là. Il tente de se redresser. Son dos lui fait mal, refuse de se remettre d'aplomb. Péniblement, il attrape un deuxième échelon, puis un troisième, il se déplie peu à peu et, après un dernier effort, se retrouve debout. Prenant une forte inspiration, il se hisse lentement à la manière des plongeurs sous-marins, fait des pauses, comme pour respecter les paliers de décompression. Au fur et à mesure de son ascension, le reste de la famille lui emboîte le pas. Violette, derrière lui, serre les dents, ragaillardie, la fin du calvaire est

proche. Elle ne sent pas même les petites mottes de terre qui se détachent des semelles de son mari et qui lui tombent sur la tête.

La montée est longue, bien plus que ne l'a été la descente de l'autre côté de la frontière.

De pénibles minutes se sont écoulées lorsque la main de Siméon frappe enfin à la trappe qui obstrue la sortie.

Le battant de bois s'ouvre. Le vent, par rafales, projette sur son visage de grosses gouttes de pluie. L'obscurité est presque aussi totale que sous la terre. C'est tout juste s'il distingue à quelques centimètres de ses yeux une paire de chaussures de montagne crépies de boue et détrempées qui lui font face. Un bras se tend vers lui. L'homme qui sans un mot l'aide à s'extraire a la tête cachée sous une capuche. Si ce n'était le bruit de la pluie et du vent, le silence serait total. Un sentiment de malaise l'étreint soudain. Siméon est inquiet. Tous les sens en éveil, ses gestes se font lents. C'est lui maintenant qui tend la main à sa femme, puis c'est au tour de Henri. Sarah Rozenkopf a détaché Élie qu'elle portait autour de sa poitrine. Délicatement, elle le confie à Anne-Marie qui la suit.

— Tu me le passeras quand je serai dehors.

Elle a à peine terminé sa phrase, qu'un énorme projecteur mobile posé sur le plateau arrière d'un Kubelwagens'allume tel un éclair. Le vacarme des fusils que l'on charge se fait entendre dans un fracas métallique.

Debout, au milieu de la cour, aveuglée, Sarah, faisant preuve d'une présence d'esprit inouïe — intuition maternelle ? — donne un violent coup de pied à la trappe entrouverte qui se referme brutalement sur Anne-Marie Destrampes et le bébé qui, terrorisé, se met à hurler comme une bête qu'on égorge.

Le vacarme de la pluie et du vent, le ronron des moteurs diesel que l'on vient de démarrer et les cris des soldats allemands excités par leur moisson nocturne remplissent l'espace. Hébétés, muets, les Rozenkopf, les bras ballants, le torse penché en avant, se laissent hisser dans un fourgon de la police militaire sans la moindre résistance. Assis sur le banc latéral, la tête dans ses mains, Siméon

Rozenkopf murmure : « ce n'est pas possible, nous sommes en Suisse ici, de l'autre côté de la frontière. Que font là ces Allemands ? Que font là ces Allemands ? »

On entend sonner minuit au clocher de l'église lorsqu'on les emmène 21, rue de la Gare à Annemasse, à l'Hôtel Pax, transformé depuis peu en prison.

* * *

Violette et Sarah seront envoyées en camps de concentration d'où elles ne reviendront jamais. Siméon et son fils Henri seront passés par les armes, l'un le 7 décembre 1943, l'autre le 29 janvier 1944, aux côtés de Gustave Pellet, André Chappuis, Adrien Gouffi, Fernand Viollet, Louise et Fernand Jenatton, tous accusés d'actes de résistance.

PREMIÈRE PARTIE

S'il fallait un jour que les forêts disparaissent, l'homme n'aurait plus que son arbre généalogique pour pleurer. Albert Einstein

Mars 2022

1.

Horriifiés, les deux hommes se sont arrêtés. Sans dire un mot. À l'orée de la forêt, sur une vieille souche couverte de mousses, est posée une tête décapitée, cheveux en bataille, la barbe hirsute, ensanglantée, les yeux terrorisés, la bouche qui n'abrite plus que quelques dents est grande ouverte et laisse deviner une gorge profonde, noire. Une casquette John Deere vert et jaune, visière à l'arrière, est vissée dessus.

Archibald Molitor est le premier à tenter un pas en avant. Antoine Forcadell a mis une main devant les lèvres.

Ils stoppent net à deux mètres du tronc.

— Je crains que nous ne puissions plus rien faire pour lui. Couldn't be more dead !

Le cynisme d'Archibald laisse Antoine pantois.

— Je ne suis pas sûr d'apprécier votre humour.

— Ne vous ai-je pas dit que ma mère est anglaise ? Seule une Anglaise peut avoir le mauvais goût d'appeler son fils Archibald. Voyez-vous, mon cher, il m'apparaît qu'en pareilles circonstances, il est nécessaire de faire preuve d'un peu de détachement. Sinon, je vous le garantis, cet abominable spectacle vous poursuivra jusqu'à la fin de vos jours.

— Si c'était aussi simple que vous le prétendez... Mais, rassurez-moi, ce n'était pas à ça que vous pensiez lorsque vous m'avez dit vouloir me montrer quelque chose, il y a à peine cinq minutes.

— Non, évidemment non, d'ailleurs ce totem humain n'était pas là lors de mon récent passage ici.

Forcadell n'a pas entendu la réponse. Il a fait brusquement deux pas en arrière et s'est retourné pour vomir. Molitor, qui porte toujours en bandoulière son Canon EOS 5 D Mark IV, l'un des favoris des photographes animaliers, s'est mis à bombarder frénétiquement le monument.

— Quand vous aurez fini de vous vider, vous pourrez peut-être appeler la gendarmerie ?

— Laquelle ?

— Bonne question... Venez voir si vous en avez le courage. Regardez autour de ce qui reste du cou de notre homme. Étrange, non ? Cette étoile juive qui pend à cette chaînette. Elle semble avoir été découpée dans du carton.

Antoine a retrouvé une partie de ses moyens.

— Cela ne répond pas à ma question. Nous sommes pile sur la frontière. J'alerte les Suisses ou les Français ?

— Personnellement, j'opterais pour les nôtres.

Antoine Forcadell se décide et compose le 117, numéro d'urgence de la police genevoise.

2.

Antoine Forcadell et Archibald Molitor ne se connaissent vraiment que depuis quelques jours. La Conspiration Gaspard, le premier roman du premier nommé, s'était offert une petite notoriété locale, sans plus. Son héros, Gaspard de la Buandière, lui avait été inspiré par un personnage au comportement étrange qu'il avait rencontré par hasard à trois reprises en ville de Genève quelque trois ans plus tôt, sans jamais lui parler. Il en avait fait un autiste à haut potentiel, sous la direction duquel une bande de vieux savants à la retraite était parvenue à percer les mystères de l'eau.

Depuis la sortie du livre, Forcadell s'était mis à redouter que le vrai « Gaspard » tombe sur sa prose et se reconnaisse. C'était d'autant plus à craindre qu'il avait relaté, dans l'un des chapitres, et dans le détail, une anecdote véridique dont le personnage en question était le protagoniste.

Ce matin, alors qu'il y pense une fois de plus, son portable sonne.

— Monsieur Forcadell, je suis bien chez monsieur Forcadell... l'écrivain ?

— Euh, oui, si on veut. Et vous êtes ?

— Archibald Molitor, ou peut-être devrais-je dire Gaspard de la Buandière ?

— ...

Antoine, dont le cœur s'est emballé, est incapable d'articuler le moindre mot.

— Monsieur Forcadell, vous êtes là ?

— Oui... oui, excusez-moi, c'est votre humour qui m'a, comment vous dire, étonné au point de me laisser sans voix.

— Mon humour ?

— Votre allusion à mon héros, Gaspard de la Buandière, on ne me l'avait pas encore faite celle-là.

— Ce n'est ni une allusion ni de l'humour, monsieur Forcadell. Je termine à l'instant votre livre et, voyez-vous, je me suis reconnu, vous m'avez utilisé comme modèle pour votre Gaspard. Comment en irait-il autrement ? Sachez que je ne suis pas sûr de correspondre au personnage fantasque que vous décrivez...

— ...

— Vous ne dites rien ? Je devrais peut-être vous préciser l'objet de mon appel.

Antoine se jette sur la proposition comme sur une bouée de sauvetage.

— Volontiers, monsieur Molitor, très volontiers. Je craignais que vous ne soyez contrarié.

— On aurait pu l'être à moins, mais je ne vous cacherai pas que j'ai fini par m'y attacher, à votre Gaspard, mon jumeau en quelque sorte.

— Et donc, vous m'appellez pour ?

— Pour vous inviter à une rencontre.

— À propos de...

— De Gaspard de la Buandière et... de la mémoire de l'eau.

— J'ai bien peur de ne pas en savoir beaucoup plus que j'en...

— Vous en saviez suffisamment pour écrire La Conspiration. Et puis, vous êtes bien physicien, n'est-ce pas, docteur même, c'est ça ?

— Effectivement, mais en quoi mes compétences pourraient-elles vous être utiles ?

— Je suis le conservateur de la faune et de la flore du canton de Genève, monsieur Forcadell. Il se trouve, voyez-vous, qu'un certain nombre de circonstances plus ou moins fortuites ont fait que je me suis mis en tête de décrypter le langage des arbres.

— Le langage des arbres ?

— Vous avez bien entendu. Vous ne connaissez pas ? Nous savons aujourd'hui qu'au sein d'une forêt, ils communiquent entre eux et je serais très curieux d'apprendre ce qu'ils se racontent.

— Et vous avez besoin de moi ?

— Oui.

— Et ?

— Parce que je suis parvenu à la conclusion qu'ils font entre autres appel à celle que votre Gaspard nomme la Messagère.

— L'eau ?

— Elle-même !

3.

Antoine Forcadell avait proposé un rendez-vous le lundi suivant au Café du Lys. C'est là que, trois ans plus tôt, il avait croisé pour la première fois l'homme qui venait de lui téléphoner. Cette rencontre, Antoine en avait gardé un souvenir précis. Ce jour-là, sa curiosité avait été attirée par un grand bonhomme dégingandé, assis à quelques tables de la sienne et qui semblait s'être perdu dans l'observation d'un verre d'eau. L'étrangeté de l'individu l'avait amené à envisager d'en faire un personnage clé du roman qu'il se proposait d'écrire. Il l'avait baptisé Gaspard, Gaspard de la Buandière. Il avait, pensait-il, une tête à s'appeler Gaspard...

Archibald Molitor arrive enfin, très en retard. Au temps pour moi et mes ponctualités malades, sourit Forcadell.

Il n'a pas changé. Très grand, lunettes, épaisseur cul de bouteille, nez péninsulaire, il a le visage peut-être un peu moins émacié. Il ne porte pas une gabardine trop large à la Columbo, comme il l'en avait vêtu dans son roman, mais une salopette de travail vert asperge arborant fièrement les armoiries de la République et Canton de Genève. Sur ses cheveux en pagaille, il a posé un bob couleur kaki.

Sans présenter la moindre excuse pour son retard, Archibald Molitor, entré en coup de vent, tend la main à Forcadell tout en s'asseyant.

— Cela me fait tout drôle de vous rencontrer, monsieur Forcadell.

— Et moi donc, lui répond Antoine, reposant la Tribune de Genève sur la table.

— Vous lisiez l'article sur le Servette ?

— On ne peut rien vous cacher. J'aime le football, et le Servette en particulier. Et vous ?

— Voilà un premier point commun.

On est parti pour le round d'observation ! On s'apprivoise !

La mise en bouche est vite interrompue par le conservateur de la faune et de la flore.

— Pourquoi avoir proposé ce rendez-vous ici, monsieur Forcadell ? Vous vouliez revoir Gaspard ?

Antoine ne s'était pas attendu à la question.

— Peut-être. C'était peut-être pour moi l'occasion d'exorciser Gaspard, de, comment dire, me débarrasser de lui.

— C'est toute la gratitude que vous avez à son égard ?

— Il n'en saura rien.

Ils éclatent de rire. Forcadell poursuit.

— Je vous ai peut-être demandé de venir au Café du Lys pour boucler la boucle. Gaspard m'est apparu ici, et c'est ici qu'il doit disparaître.

— Just up to you ! J'aurais tout de même une question. Comment avez-vous su que je possédais une Dodge Challenger couleur or métallisé ?

— Le hasard, Archibald, vous permettez que je vous appelle Archibald ? Je vous ai vu un jour en fâcheuse posture attendant quelqu'un, votre Dodge à moitié sur la chaussée, l'autre sur le trottoir. Du côté des Pâquis !

— Probable, en effet. Il faut admettre que ce genre de bagnole n'est pas fait pour se déplacer incognito. Saviez-vous que, comme Gaspard, je l'ai héritée de mon père ?

La coïncidence les amuse.

— C'est somme toute logique. Qui, de nos jours, s'achèterait pareil gouffre à essence ? Étonnant pour un homme proche de la nature, non ?

— Je l’ai vendue à un collectionneur ! Un peu contre mon gré. Il y a beaucoup d’hypocrisie sur ce point. Quand on pense qu’un porte-conteneurs à plein régime dégage en vingt-quatre heures l’équivalent CO2 de quinze mille voitures diesel.

Archibald s’est senti obligé de se justifier. Antoine en remet une couche.

— Oui, c’est inadmissible. Trop facile de culpabiliser le petit peuple ! Pendant ce temps, on évite de prendre les décisions qui s’imposent. Parfois, lorsque je coupe l’eau de ma douche pendant que je me savonne, je trouve cela bien dérisoire.

— Ce sont pourtant les ruisseaux qui font les fleuves.

4.

Quelques jours plus tard, sur le chemin forestier couvert du tapis des feuilles mortes de l’automne précédent, la Deux Chevaux fourgonnette d’Archibald Molitor fait des sauts de rodéo et slalome entre les arbres. Depuis qu’ils sont entrés dans les bois de Jussy, les deux hommes n’ont pas prononcé un mot. Et pour cause, le bruit du moteur de l’AK400 millésime 1971 ne laisse place à aucune concurrence sonore. Le soulagement d’Antoine Forcadell est visible lorsqu’enfin Archibald coupe le contact aux abords d’une clairière.

— Ça fait du bien quand ça s’arrête. Ils n’ont pas plus confortable que cette guimbarde à l’État de Genève ?

— Cette guimbarde, comme vous dites, eh bien, on n’a rien inventé de mieux pour parcourir ces espaces.

Archibald est vexé. Sa fourgonnette 2CV c’est son bébé. Achetée d’occasion en 1983, à peine le permis de conduire en poche, cela fait exactement trente-huit ans qu’il la bichonne. Elle est son outil de travail et sa résidence secondaire. L’arrière a été aménagé en studio-ambulant. Et puis, grâce à ses très larges vitres latérales, elle lui sert de poste d’observation pour assouvir sa passion de photographe animalier.

— Peut-être devrais-je, pour monsieur Forcadell, faire usage du Subaru e-Boxer officiel ? Son estomac serait ainsi préservé.

— Ne le prenez pas comme ça. Je suis désolé, je ne voulais pas vous blesser.

Il y a de l'excuse sincère dans le ton d'Antoine.

— Ce n'est rien. Et puis, le cadre n'est pas propice aux conflits, avouons-le.

Fin mars début avril, les yeux s'émerveillent de ces millions de bourgeons qui explosent en de petites taches vert tendre. Ils témoignent de la résurrection printanière. Les racines mobilisent les réserves de sucres accumulées qu'elles ont stockées et les envoient à l'étage supérieur de l'arbre comme carburant de démarrage. D'ici quelques semaines, les feuilles se seront suffisamment développées pour subvenir seules aux besoins énergétiques de l'arbre.

Antoine, qui se demande de quand date sa dernière balade en forêt, revoit avec émotion ces éclosions de vie qui lui étaient si familières dans son enfance, alors que lui et ses camarades jouaient à Tarzan dans les bois du Château de Coppet. Ils étaient traversés par un ruisseau, le Greny, dont la profondeur en cas de pluies prolongées n'excédait pas la hauteur de leur nombril. Ils l'avaient néanmoins baptisé le Grand Canyon. Cela en jetait et donnait plus de lustre à leurs exploits qui consistaient notamment à passer d'une rive à l'autre pendus à de vieilles lianes qu'ils avaient tressées eux-mêmes en utilisant des tiges de chèvrefeuille. En tombant lourdement dans le ru, son copain Étienne, qui, gamin, frisait l'obésité, avait démontré l'amateurisme des jeunes apprentis vanniers. Il s'était cassé la clavicule.

Effet de l'âge ? Il lui arrivait de plus en plus souvent de ressentir de la nostalgie à l'évocation de son enfance. Son village de Coppet, construit sur les berges du lac Léman, entre Genève et Lausanne, resterait à tout jamais dans sa mémoire comme un écrin de bonheur. Celui d'une famille heureuse et dont les soucis bien légitimes des parents n'avaient jamais été portés aux oreilles ni à l'intuition de leur progéniture.

Le parc du Château était entouré de murs de pierre et de clôtures. Bien qu'aucun panneau ne l'ait jamais précisé, son accès était interdit aux gamins du village. Cela ne les avait jamais empêchés d'en faire, avec le « stade » de football attenant, leur terrain de jeu préféré. Au nord du parc passait la grande ligne de chemins de fer reliant le plateau suisse, de Genève à Romanshorn via Berne et Zurich. Le trafic ferroviaire y était déjà important dans les années soixante.

La lumière tamisée des bois de Jussy en ce matin de fin mars renvoyait Antoine à celle souvent intense qui irradiait les voies ferrées lorsqu'ils s'en approchaient pour jouer aux cowboys et aux Indiens. Ces derniers se cachaient derrière les troncs d'arbres alors que les autres posaient sur les rails — préalablement badigeonnés d'huile alimentaire — des cailloux savamment choisis. Il n'y avait plus qu'à attendre le prochain convoi. Au seul cri de « planquez-vous ! », tous leurs petits cœurs se mettaient à battre de plus en plus fort. On courait dans tous les sens comme effrayés par l'arrivée du plus imposant des bataillons de cavaleries, pendant que, se tapotant la bouche avec frénésie, les Indiens hurlaient des vouhouhou alarmistes. Au passage du convoi, on se couchait sur le ventre alors que les grosses roues métalliques projetaient les fragments de cailloux dans toutes les directions.

À ce souvenir, Antoine affiche un large sourire d'auto-indulgence.

Et puis, comme pour gâcher son plaisir, lui revient en mémoire l'épisode le plus traumatisant de son enfance. Alors qu'ils attendaient tous l'arrivée d'un train destiné à leur tirer dessus, le vieux Bénédict, l'ivrogne du village, s'était avancé en titubant sur les voies. Ils avaient tous hurlé. Le cheminot avait appuyé sur l'avertisseur durant d'interminables secondes. Lorsque Bénédict l'avait enfin aperçu, il était trop tard. Antoine revoyait la trajectoire de sa tête ahurie brutalement arrachée à son corps. Elle avait été projetée en l'air à quelques mètres de lui.

— Nous sommes en bordure de la réserve naturelle côté-est. C'était autrefois une zone hostile et insalubre, faite de marécages. On disait que c'était un repère de diables et de sorcières. Mais, ils ont déserté depuis longtemps. It's a shame !

Remettant le moteur en marche et redémarrant, il poursuit.

— Je voulais juste vous montrer l'endroit. C'est ici que notre caméra « espion » a photographié un loup, il y a de cela quelques jours.

Antoine reste sans réaction.

— Vous êtes avec moi, Antoine ?

— Excusez-moi, je me remémorais de drôles souvenirs. Vous disiez ?

— Je disais que c'est ici que notre caméra « espion » a capturé une image de loup.

— Il y a des loups à Genève ? Aurais-je raté quelque chose ?

— Non, non. C'est secret pour le moment. Nous craignons que la population ne panique. Vous savez, Antoine, ce prédateur est pratiquement inoffensif pour l'homme, surtout lorsqu'il se trouve sur le territoire de celui-ci. Mais la croyance populaire...

Archibald Molitor hausse les épaules de dépit.

— Toujours est-il que maintenant que je suis informé, vous ne me verrez jamais me balader dans ces bois tout seul.

— Je vous assure, si vous le croisez, il va s'arrêter, bien en face de vous. Il va vous regarder avec attention et, au bout de quelques secondes, il fera demi-tour en vous jetant une œillade d'indifférence tout en dandinant ses fesses.

— Tout de même...

— Votre réaction me conforte dans la décision que nous avons prise de ne pas ébruiter l'événement.

Brusquement, Archibald Molitor quitte la route d'un coup de volant intempestif et, après une embardée, stoppe la voiture sur un terre-plein aménagé en espace de stationnement en bordure d'une place de pique-nique.

— Continuons un bout à pied. J'aimerais vous montrer quelque chose.

Cent mètres plus loin, une tête d'homme est posée sur une souche. Ils s'arrêtent, pétrifiés, se regardent comme pour chercher chez l'autre confirmation de la réalité de ce visage horrifié qui semble les observer, les yeux tétanisés.

C'est Bénédict qui me poursuit.